

—Être raisonnable ? Autrement dit, n'est-ce pas, m'habituer à vivre sans toi, après avoir, pendant vingt ans, subordonné mon existence à la tienne ? Supporter sans me plaindre qu'on m'ait pris tout mon bonheur ? Et, maintenant que je suis vieille, mener jusqu'à la fin de mes jours une vie sans but, sans joie, sans chagrin même, car je te connais, si tu avais de la peine, tu ne me le dirais pas !

Il y eut un instant de silence, puis Micheline reprit avec un air contraint :

—Quels chagrins pourrais-je avoir ?

Pour cette fois, madame Desvarences perdit patience, et, durement, elle s'écria, ne ménageant plus Micheline, lâchant la bride à sa rancune :

—Eh ! ceux que ton mari peut te causer !

Micheline se leva brusquement :

—Mère ! dit-elle.

Mais la patronne était lancée, et, avec une âpreté qu'elle ne contenait plus :

—Ah ! c'est que ce monsieur s'est conduit avec moi de façon à m'ôter toute confiance ! Après m'avoir juré de ne jamais te séparer de moi, il t'a emmenée, sachant bien que mes affaires me retiendraient à Paris.

—Tu es injuste, dit vivement Micheline. Tu sais bien que ce sont les médecins qui m'ont ordonné d'aller à Nice.

—Eh ! on leur fait ordonner ce qu'on veut, aux médecins ! reprit la patronne avec animation, en secouant dédaigneusement la tête. Ton mari a dit à notre brave docteur Rigaud : " Est-ce que vous ne croyez pas qu'une saison dans le midi ferait du bien à ma femme ? " L'autre lui a répondu : " Si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fera pas de mal. " Alors ton mari a ajouté : " Prenez donc une petite feuille de papier et écrivez une ordonnance. Vous comprenez ?... C'est pour ma belle-mère à qui notre départ ne fera pas plaisir. "

Et comme Micheline avait l'air de mettre en doute ce que la patronne avançait :

—C'est le docteur qui me l'a raconté, ajouta celle-ci, quand j'ai été lui faire une scène. Je n'avais déjà pas grande confiance dans la médecine, mais maintenant...

Micheline, se sentant sur un mauvais terrain, voulut en changer, et, calmant sa redoutable mère, comme elle le faisait autrefois :

—Voyons, maman ! tu ne pourras donc jamais te faire à ton rôle ? Tu seras donc toujours jalouse ? Tu sais bien cependant que toutes les femmes quittent leur mère pour suivre leur mari. C'est la loi de nature. Toi-même, dans ton temps, rappelle-toi ! tu as suivi mon père et ta mère a dû pleurer.

—Est-ce que ma mère m'aimait comme je t'aime ! s'écria impétueusement madame Desvarences. J'ai été élevée à la dure, moi. Nous n'avions pas le temps de nous aimer tant que ça. Il fallait travailler. Le bonheur de gâter son enfant, c'est le privilège des riches ! Toi, vois-tu bien, il n'y a pas eu de duvet assez chaud ni de soie assez douce pour capotter ton berceau. Tu as été couvée, adorée, pendant vingt ans. Et il a suffi, ingrate, d'un homme que tu connaissais à peine, il y a six mois, pour te faire tout oublier.

—Je n'ai rien oublié, dit Micheline, émue par cette chaleur passionnée, et dans mon cœur tu as toujours la même place.

La patronne regarda la jeune femme, puis, avec mélancolie :

—Ce n'est plus la première !

Ce cri de naïf égoïsme fit sourire Micheline :

—Comme c'est bien toi, tyran ! dit-elle. Il faut que tu domines ! Voyons, contente-toi de l'égalité ! Songe que tu as pris l'avance, toi, et qu'il y a vingt ans que je t'aime. Tandis que lui, il faut qu'il rattrape le temps perdu. N'essaie pas de faire une comparaison entre l'amour que j'ai pour lui et l'affection que j'ai pour toi. Sois bonne : au lieu de faire mauvaise mine à mon mari, efforce-toi de l'aimer. Je serais si heureuse de vous voir unis, de pouvoir, sans arrière-pensée, vous confondre tous deux dans la même tendresse !

—Ah ! comme tu m'enjôles ! comme tu es gentille et caressante quand tu veux ! Et comme il est heureux, ce Serge, d'a-

voir une femme telle que toi ! Du reste, c'est comme un fait exprès : ce sont toujours ceux-là qui ont les meilleurs !

—Encore ! dit Micheline avec une figure fâchée. Voyons, maman ! je ne suppose pas que tu sois venue de Paris pour me dire du mal de mon mari ?

Madame Desvarences devint grave :

—Non, je suis venue pour te défendre.

Et comme Micheline faisait un geste de surprise :

—Il est temps que je parle : tu es sérieusement menacée.

—Dans mon amour ! demanda la jeune femme, avec une voix altérée.

—Non, dans ta fortune.

Micheline eut un rire superbe :

—Si ce n'est que cela !

Cette indifférence fit bondir la patronne :

—Tu en parles à ton aise ! Au train dont va ton mari, dans six mois, il ne restera plus un centime de ta dot.

—Eh bien ! dit gaiement la princesse, tu nous en redonneras une autre !

Madame Desvarences prit son air froid des grandes affaires :

—Ta ! ta ! ta ! Est-ce que tu t'imagines que ma caisse n'a pas de fond ? Je t'ai donné quatre millions en te mariant, représentés par quinze cent mille francs de valeurs excellentes, un immeuble rue de Rivoli, et huit cent mille francs que j'ai gardés prudemment dans la maison, et dont je vous sers les intérêts. Les quinze cent mille francs sont loin, s'ils courent toujours. Et mon notaire est venu me prévenir que l'immeuble de la rue de Rivoli avait été vendu sans qu'un romploi ait été fait.

La patronne s'arrêta. Elle avait parlé avec cette redoutable bonhomie qui la faisait si forte. Elle regarda fixement Micheline et dit :

—Savais-tu tout ça, ma fille ?

La princesse, profondément troublée, car, cette fois, la discussion ne portait plus sur une question de sentiment, mais sur des faits matériels d'une précision terrible, répondit à voix basse :

—Non, maman.

—Comment est-ce possible ? s'écria avec éclat madame Desvarences : on ne peut rien faire sans ta signature.

—Je l'ai donnée, murmura Micheline.

—Tu l'as donnée ? répéta la patronne avec un accent de colère inexprimable. Quand ça ?

—Le lendemain de mon mariage.

—Ton mari a eu l'impudence de te demander le lendemain de ton mariage... ?

Micheline sourit :

—Il ne m'a rien demandé, maman, dit-elle, avec douceur, c'est moi qui lui ai offert... Tu m'avais mariée sous le régime dotal.

—Par prudence ! Avec un gaillard comme ton mari !...

—Ta défiance a dû l'humilier, et j'en ai été honteuse... Je ne t'ai rien dit, parce qu'avec un caractère comme celui que je te connais, tu aurais pu faire manquer le mariage, et j'aimais Serge. J'ai donc signé le contrat que tu avais réglé. Seulement, le lendemain, j'ai donné ma procuration générale à mon mari.

La colère de madame Desvarences était tombée. Elle observait maintenant Micheline : elle voulait connaître le fond de l'abîme où sa fille s'était jetée avec cette aveugle confiance.

—Et lui, alors, qu'est-ce qu'il a dit ? demanda-t-elle.

—Rien, répondit Micheline très simplement. Il lui est venu une larme dans les yeux et il m'a embrassée. J'ai vu que cette petite délicatesse lui allait au cœur, et j'ai été bien heureuse ! Va, maman, ajouta la jeune femme, les yeux brillants au souvenir de la joie éprouvée, il peut tout dépenser s'il veut, je suis payée d'avance !

La patronne leva les épaules :

—Ma fille, dit-elle, tu es folle à enfermer. Mon Dieu ! mais qu'est-ce qu'il a donc, ce gaillard-là, pour tourner la cervelle à toutes les femmes ?